

**Zeitschrift:** Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

**Band:** 15 (1927)

**Heft:** 261

**Artikel:** Une femme philosophe et féministe d'avant-garde : Clémence Royer : (1830-1902) : [1ère partie]

**Autor:** Evard, Marc / Royer, Clémence

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-259158>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 22.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Une femme philosophe et féministe d'avant-garde Clémence ROYER (1830-1902)<sup>1</sup>

Depuis longtemps, dans mes recherches de psychologie féminine, j'eusse voulu être documentée sur la vie et l'œuvre de Clémence Royer, qui laissa dans notre pays le souvenir d'une femme d'exception; mais rien ne pouvait être précisé. Or, il vient de paraître sur cette érudite un livre des plus captivants<sup>1</sup>, et le préfacier annonce en même temps un nouveau livre sur cette femme exceptionnelle, de laquelle Ernest Renan avait dit: « Clémence Royer était un homme de génie. »

Marie Lenèru en certaines pages de son *Journal*, M<sup>me</sup> Louise Ackermann dans ses *Poésies philosophiques* et ses *Pensées d'une solitaire*, ont fait la preuve des capacités intellectuelles, ordinairement déniées aux femmes: la haute spéculation scientifique et philosophique. Clémence Royer est allée au delà de la spéculation des systèmes des philosophes les plus subtils, créant elle-même — à une époque où l'on osait se risquer aux grandes synthèses — des conceptions d'une hardiesse et d'une valeur qui nous stupéfient après 75 ans! Elle fut un des plus grands savants de son époque: mathématicienne, physicienne, chimiste, biologiste, anthropologiste, cosmologue, historienne des civilisations et des religions, philologue, moraliste, sociologue, économiste... et philosophe originale, qui conçut un système logique d'une envergure du genre de celui d'un Bacon ou d'un Bergson, témoignant ainsi de cet esprit de synthèse qui n'est que l'apanage d'une petite élite, exclusivement masculine, croit-on.

Augustine-Clémentine Royer naquit fortuitement à Nantes le 31 avril 1830. Son père, Augustin-René, fils d'un marchand de bois de la Mayenne, s'était engagé à 19 ans sous l'Empire et eut vite de l'avancement; il resta officier des Bourbons jusqu'à la Révolution de Juillet, puis démissionna pour ne pas trahir son serment de fidélité à la branche légitime; il prit part à l'insurrection royaliste de la duchesse de Berry, puis, fervent de Henri V, il se réfugia à l'étranger; il vécut à Prague, puis en Savoie et en Suisse, afin d'avoir auprès de lui sa femme et sa petite fille. L'aïeul maternel de Clémence, lui, fils d'un horloger de Saint-Malo, Joseph Audouard, s'était engagé comme mousse pour la pêche à Terre-Neuve, puis fit une carrière aventureuse dans la marine de l'Etat; il fut un des premiers à recevoir la Légion d'Honneur (1802); il épousa une belle Hollandaise et éleva sa fillette, Joséphine-Gabrielle, en partie sur les grands vaisseaux: c'est ainsi que, la mère de Clémence Royer acquit l'intrépidité du marin et sut tenir tête aux ouragans de la vie.

La petite fille fut assez ballotée dans sa petite enfance, de Paris à Versailles (elle fit ses premiers pas sur la terrasse du château), de Lyon à Chambéry, à Annecy, à Chamonix, même à la Mer de Glace, enregistrant en son subconscient les impressions les plus variées. Quand son père fut acquitté par le Tribunal d'Orléans où il était venu purger sa condamnation par contumace, la famille Royer se fixa à Paris en 1835; mais le père acheva vite de dissiper sa fortune en inventions de chimie industrielle; il fallut se retirer en province, au Mans. Avec son caractère d'acier trempé et sa loyauté à la Don Quichotte, Royer était un lettré, un peu désabusé, pas dévot mais fidèle à la messe par politique, comme sa femme, mondaine et quelque peu dépensière, l'était par bon ton. La petite Clémence avait reçu de grandes leçons de choses dans ses déplacements; à la fois bavarde, très remuante et très réfléchie, elle suivit des écoles de quartier, mais reçut de ses parents sa meilleure instruction. Son père se plaisait à retrouver en elle ses propres aptitudes mathématiques; ses parents, aimant tous deux la poésie, tournaient la chanson et lui révélèrent le secret de l'art en cherchant des rimes devant elle.

A dix ans, Clémence fut placée au Sacré-Cœur du Mans, où étaient élevées les filles des amis de chouannerie du capitaine Royer. Quel triomphe au couvent lorsque la fillette, très bien douée, fit une classe entière en trois mois et y rafla tous les prix! On l'y jugea précoce aussi en religion et digne, à

onze ans, de la première communion. Jusqu'alors, les vagues notions religieuses qu'elle avait reçues d'une vieille domestique dévote s'étaient amalgamées aux contes de fées et aux *Mille et une Nuits*: elle avait fait une neuvaine à la sainte Vierge pour obtenir de sa grâce la lampe d'Aladin, qui lui eût permis une croisade mystique à la Jeanne d'Arc, pour sacrer Henri V avec l'aide des génies de Zoroastre et des anges d'Israël et de Mahomet! Une crise mystique ébranla gravement son système nerveux, arrêtant en quelque sorte l'évolution intellectuelle chez cette jeune fille très bien douée; sa santé même fut atteinte et l'enfant dépérissait, tout en semblant idiote; elle fut retirée du couvent, mais resta deux ans dans une sorte d'hébètement, se livrant à des austérités religieuses qui lui procuraient une volupté mystique, jugeant ses parents maudits parce qu'ils ne faisaient pas leurs Pâques, se tourmentant pour leur salut... Les Royer revinrent à Paris en 1843; ils y avaient de multiples relations; l'adolescente reprit bientôt sa gaieté; puis bientôt son intelligence s'éveilla à la lecture des classiques et des premiers romans romantiques; sa dévotion du cloître se mua en déisme lamartien; le monde lui sembla beau, la nature clémente; elle aima les bals, les diners sur l'herbe et l'entrain; elle lisait, faisait de la musique et se montra très habile aux travaux de dames (à dix-huit ans, elle reproduisit au petit point la composition allégorique de Ménageot, *l'Etude qui veut arrêter le temps*). Son père, hypocondre, se retira seul dans son village natal, où il mourut en 1849. L'influence plus pratique, mais non moins intelligente de sa mère, acheva le développement de la jeune fille: la Révolution de 1848 vint la révéler à elle-même, jetant « comme autant d'éclairs dans sa nuit »; des idées nouvelles travaillèrent en son vaste cerveau; son idéal fut celui de Lamartine et de Michelet; elle fut qualifiée d'esprit fort, parce qu'elle avait brusquement appris à penser par elle-même et à défendre son opinion personnelle, parce qu'elle résolut de se créer une profession, puisqu'elle ne désirait pas le mariage (en raison des troubles dans le ménage de ses parents), et qu'enfin, elle n'aurait eu qu'une dot insuffisante, — mais alors, c'était plus audacieux que nous ne le pensons, la femme, hors du mariage, n'ayant que deux issues: le cloître ou la vie galante.

Le premier trait de génie de Clémence Royer fut de constater son ignorance, et son premier acte de caractère, de refaire son instruction, depuis les éléments du calcul et de la grammaire, après qu'elle eût tourné des vers assez facilement et connu la gloriole de poétesse de salon et de revuettes. Elle bûcha ferme et passa trois examens en deux ans, le dernier avec éloges. Cette autodidacte fut surtout impressionnée par les cours de Michelet et de Becquerel: le premier, en son *Histoire romaine*, lui fit connaître le sens de la critique historique, le cours de physique du second, au Conservatoire des Arts et Métiers, lui révéla les lois cosmiques: Clémence Royer apprit à penser.

Munie de diplômes, elle fut professeur de français et de piano dans un pensionnat gallois du Pembrokeshire, tout en y étudiant la langue et la littérature anglaises, et en prenant contact avec le protestantisme et les querelles de sectes; mais elle s'abstenait des cultes et faisait chaque dimanche de longues promenades aux ruines médiévales ou au bord de la mer; sa mère réunissait des amis pour lire les longues relations épistolaires qu'elle lui adressait ensuite.

Clémence partit pour la Suisse, attirée par ses souvenirs, afin d'y recevoir l'orientation qu'elle attendait de son inspiration; en cours de route, elle consacra presque tout son patrimoine aux victimes des inondations du Rhône. Elle vécut à Lausanne d'abord de son aiguille habile, payant son modique loyer 50 centimes par jour; mais la ville était trop remuante pour s'y livrer à la méditation; elle trouva dans une ferme isolée, à la Tour de Gourze, un vieux couple de paysans disposés à la prendre en pension pour vingt francs par mois, dans une chambre modeste, aux murs nus, meublée d'un poêle, d'un lit, d'une table et d'une chaise; la nourriture de légumes et laitage était variée parfois de vieux lard ou d'un coq tué accidentellement; de là elle se rendait à Lausanne à pied, vêtue en paysanne, avec le grand chapeau de paille des Vaudoises. C'est là, à Praz-Pérey, devant le panorama grandiose

<sup>1</sup> ALBERT MILICE: *Clémence Royer et sa doctrine de la vie*; préface de M. Jean Bernard. (Paris 1926, Peyronnet et Cie, édit.)

des Alpes et du Léman, que la studieuse solitaire acquit sa prodigieuse érudition. Elle allait fréquemment à Lausanne, faisant 11 kilomètres à pied, pour renouveler ses emprunts à la bibliothèque; elle partait le matin, pour ne rentrer que le soir, souvent de nuit, par des sentiers escarpés et solitaires; on tenait pour folle cette « ermite de la montagne », et sa mère fit prendre des nouvelles de son état mental par voie diplomatique; le préfet du district de Cully monta à son chalet; il la vit, fut bientôt conquis et rentra convaincu que bien peu de gens étaient doués comme cette brillante causeuse. Le biographe de Clémence Royer a trouvé dans les archives de la Bibliothèque cantonale de Lausanne la liste de ses étonnantes lectures durant les années 1857 à 1862: elle a assimilé et médité toutes les sciences, les philosophies, les théogonies, abordant la théologie, la physique, la géologie, la paléontologie, faisant l'histoire de toutes les époques, y compris la préhistoire qu'on commençait à étudier, l'algèbre, la trigonométrie, la mécanique, la chimie, l'astronomie, l'histoire naturelle, la zoologie, la géographie universelle, passionnée de tout, mais surtout de philosophie, sans négliger la littérature, de l'antiquité jusqu'à ses contemporains. C'est à peine croyable qu'un cerveau féminin ait été capable d'aborder et d'assimiler aussi le Zend-Avesta, Anachréon, Platon, Lucrèce, Virgile, Tacite, le Bagavat-Gita, Montaigne, Rousseau, Voltaire, Kant, V. Cousin, Machiavel, Byron, Chateaubriand, Lamartine, Guizot, Saint-Simon, Maltus, Geoffroy Saint-Hilaire, de Humboldt, Laromiguière, etc., etc.

Prenant conscience d'elle-même, Clémence Royer commença en 1858 à produire quelque chose résultant de sa gestation d'études et de ses méditations. Ce fut d'abord, pour un concours, un *Mémoire sur Maine de Biran*, resté manuscrit (aujourd'hui perdu), et qui renfermait le premier embryon de sa thèse atomique, dit son biographe. En 1859, la solitaire se lança dans l'enseignement public, offrant aux femmes de Lausanne un cours de logique en quatre magistrales leçons, prenant ainsi la suite de la grande Suédoise Frederika Bremer et d'oratrices américaines. Son grand succès fut suivi, à Lausanne encore, en 1860, d'un vrai cours de philosophie, à la fois idéaliste et réaliste, spiritualiste et matérialiste, dans lequel elle exposa pour la première fois sa thèse des atomes vivants, y réhabilitant Lamarck — le même mois où parut en Angleterre *l'Origine des Espèces*, de Darwin. Son intérêt pour ces questions fit entreprendre immédiatement à la jeune femme la traduction du grand ouvrage anglais; ce fut la première traduction française qu'elle édita l'année suivante, et plusieurs fois encore Clémence Royer s'en servit dans son enseignement, resté oral; car elle eut alors une vogue étonnante, multipliant les conférences; à la demande de la Société d'utilité publique neuchâteloise, elle parla à Neuchâtel, à La Chaux-de-Fonds, au Locle; à Morges, elle répéta son cours; à Genève, elle fit cours et conférences. On venait l'entendre de loin: de Bâle, le célèbre Petit-Cassef, de Lausanne, Charles Secrétan, qui disait d'elle que sa place était à Berlin, alors la capitale de la philosophie. Mais ses discours faisaient l'effet de coups de pied dans la fourmière de ceux qui, très irrités, venaient réfuter la thèse de l'homme présenté comme un simple animal supérieur! Une véritable escorte accompagnait la conférencière, parmi laquelle se trouvaient des exilés, tels que Jules Barni et Pascal Duprat, qui fonda à Lausanne le *Nouvel Economiste*. Ceci entraîna Clémence Royer dans les études économiques et sociales. Il nous est difficile de nous représenter, même après 75 ans, le genre de difficultés qu'une femme aussi exceptionnelle devait trouver sur sa route; mais nous concevons qu'empêchée d'exprimer ses idées dans une chaire universitaire digne d'elle, ou dans les sociétés savantes hermétiquement closes alors, elle ait essayé du roman philosophique. C'est en Suisse encore qu'elle composa son grand roman à thèse, *les Jumeaux d'Hellas* (1859-63), que suivit en 1868 *la Jeunesse d'un révolté*. Désormais, vivant en hiver à Paris et en Suisse l'été, elle poursuivait sans relâche ses études et sa production scientifique et philosophique, multipliant ses mémoires aux associations de savants, ses articles à la presse et parfois ses conférences... jamais rebutée de ce que beaucoup d'entre ses œuvres aboutissaient aux archives, c'est-à-dire à l'oubli.

(A suivre)

MARG. EVARD.

## VIII<sup>me</sup> Conférence Internationale des Amies de la Jeune fille

(Neuchâtel, 31 mai-3 juin 1927)

Cinquante années d'activité ininterrompue et de progrès incessant ont fait, du petit groupe de 32 « Amies » réunies à Genève le 21 septembre 1877 une puissante association englobant 40 pays, et dont les membres sont disséminés dans les endroits les plus reculés. Tout le monde sait que la Fédération des « Amies » est issue de la croisade abolitionniste menée par Joséphine Butler; et que, due à l'initiative d'une Neuchâteloise, M<sup>me</sup> Aimé Humbert, elle a toujours maintenu à Neuchâtel son Bureau international, et ses conférences internationales.

L'assemblée de 1927 consacrant un demi-siècle d'existence, fut une manifestation particulièrement imposante. Elle s'ouvrit au son des cloches, par un culte à la Collégiale, le soir du 31 mai. Le pasteur Schlœsing, de Strasbourg, caractérisa avec noblesse l'œuvre profondément chrétienne accomplie par les « Amies ». C'est avec recueillement que l'on entendit aussi la présidente internationale, M<sup>me</sup> Curchod-Secrétan, de Lausanne, rendre hommage aux fondatrices, qui eurent à braver l'opinion publique. Sa voix, douce mais claire, retentit sous les voûtes jusqu'aux extrémités de la nef bondée d'auditeurs; elle-même, mince et droite dans sa robe noire et sous ses cheveux blancs, est une incarnation de « l'esprit de courage, et non de timidité », que ces femmes ont reçu. Sa fermeté, on a pu l'admirer tout au long de ces journées épuisantes, où, sans faiblir, elle a présidé les cultes, les assemblées, et exposé, dans la séance publique du mercredi après-midi, l'histoire de la Fédération.

Ler mercredi soir, dans la grande salle des conférences pavées des drapeaux de plus de 20 nations, M<sup>me</sup> Curchod-Secrétan ouvrait l'assemblée officielle en saluant les 18 associations nationales et internationales (notons: le Conseil International des Femmes, l'Alliance nationale de Sociétés féminines suisses, l'Alliance Internationale et l'Association suisse pour le Suffrage féminin), les autorités cantonales et communales, la Fédération des Eglises suisses, qui ont envoyé des délégués. Elle salue aussi les déléguées des 23 pays représentés, et remercie la Ville de Neuchâtel, qui s'est associée à ce jubilé avec enthousiasme. Le président du Conseil d'Etat, M. Clottu, et M. Wenger, conseiller communal, expriment la reconnaissance du canton et de la ville. M. Clottu rappelle les noms des femmes qui, par leur travail inlassable, ont valu à Neuchâtel l'honneur de rester le centre de la Fédération: M<sup>me</sup> (et M.) Aimé Humbert, M<sup>me</sup> James Courvoisier, M<sup>lles</sup> de Perrot et Richard. Dame Rachel Crowdy parle au nom de la Société des Nations, M<sup>me</sup> Grinzesco, en sa qualité de déléguée du gouvernement roumain; non sans crânerie, elle exprime le vœu qu'à l'avenir tous les gouvernements intéressés envoient des représentants à des congrès comme celui-ci. Le pasteur Lequin apporte le salut de la Fédération des Eglises suisses. Puis on entend plusieurs rapports de déléguées des Unions nationales d'« Amies »: M<sup>lle</sup> Nœrbel (Italie), M<sup>me</sup> Wagner (Belgique), M<sup>me</sup> Kuchnel (Danemark), M<sup>me</sup> Messier (France), la grande duchesse de Hesse (Allemagne), M<sup>me</sup> van Romondt (Pays-Bas), M<sup>me</sup> Jutmann (Autriche), M<sup>lle</sup> E. Dutoit (Suisse). Elles témoignent que, partout, on est resté fidèle aux mêmes principes, tout en les adaptant avec souplesse aux besoins locaux.

Une charmante réception dans les salons de l'Hôtel du Peyrou termina la journée, et réunit familièrement les délégués officiels de tant de pays différents.